
LE SILENCE INNOCENT OU LA PAROLE VIOLENTE DU PHILOSOPHE (É)VEILLEUR DANS LA CITÉ

SAWADOGO Jean Désiré

Université Saint Thomas d'Aquin (USTA) - BURKINA FASO

E-mail : jsdesire25@gmail.com

Soumission : 30/10/2025

Acceptation : 16/12/2025

Résumé : De façon générale, le philosophe semble être une figure sinon rejetée, du moins incomprise dans la société. On a la vague impression qu'il ne répond pas efficacement aux défis auxquels l'humanité est constamment confrontée. Sa figure semble être devenue figée, académique ou, pire encore, presque inutile ! La philosophie, jadis en bonne place sur l'échelle des sciences humaines, semble ne plus jouer un rôle important dans la vie des hommes, reléguant le philosophe au rang d'une personne sujette à des railleries. Et pourtant, le philosophe est plus que nécessaire dans la société, car il lui revient d'éclairer et de défendre l'humanité dans ses heures sombres. Mais force et de reconnaître qu'il ne jouit pas partout de l'estime qui devrait lui être due. C'est ainsi que nous avons voulu cerner les vrais contours de son identité et de sa responsabilité dans la société. L'idée n'est pas de faire à tout prix la propagande du philosophe, mais plutôt de le présenter tel qu'il est – ou devrait être – dans la cité des hommes. Il devrait représenter une figure mesurée et pondérée aussi bien dans ses silences que dans ses paroles. Il devrait reconnaître le bon moment pour parler ou pour se taire. Il devrait savoir choisir entre l'innocence d'un silence conscient et assumé, et l'impact d'une parole pesée et engagée. C'est ainsi que se présente le philosophe dans sa réalité, mais aussi dans sa complexité : un veilleur et un éveilleur dans la cité.

Mots-clés : éducation ; identité ; philosopher ; responsabilité ; société.

Abstract : Generally, the philosopher seems to be a figure who is, either rejected, at least misunderstood in the society. We have the impression that he doesn't respond effectively to the challenges that humanity is constantly facing. The true figure of the philosopher seems to have become

frozen, academic or almost useless! Philosophy, once highly regarded on the scale of human sciences, no longer seems to play an important role in people's lives, relegating the philosopher to the status of a person subject to ridicule. And yet, the philosopher is necessary in society, as it is their role to enlighten and defend humanity in its difficult and dark hours.

But we have to admit that they are not universally held in the esteem they deserve. This is the reason why we wanted to define the true outlines of her identity and responsibility in society. The idea is not to promote the philosopher at all costs, but rather to present him as he is – or should be – in the city of men. He should represent a measured and balanced figure both in his silences and in his words. He should recognize the right moment to speak or to remain silent. He should know how to choose between the innocence of a conscious and assumed silence, and the impact of a carefully weighed and committed speech. This is how the philosopher presents himself in his reality, but also in his complexity: a watchman and an awakener in the city.

Keywords : education; identity; philosophy; responsibility ; society.

Introduction

De façon classique, nous dirons que le rôle du philosophe dans la société consiste, au moyen de la pensée critique, à poser des questions fondamentales, à analyser des situations concrètes et à animer des débats publics afin de contribuer à la réflexion sur les valeurs d'une bonne vie et d'une société juste. Mais cette vision sur l'identité et la place du philosophe dans la société n'est pas clairement admise et assumée par tous et partout. En effet, selon une certaine idée communément admise, le philosophe, dans la société, pose des questions de fond et soulève des problématiques importantes sur la manière dont les hommes peuvent et doivent mener leur vie en acquérant des connaissances, en s'assurant de leur valeur. Le tout en vue d'une vie bienheureuse dans la société. Voilà des tâches d'une extrême importance, tant pour l'individu que pour la société dans son ensemble. En effet, qui ne voudrait pas écouter une personne imbibée de sagesse et apprendre d'elle ? Qui ne souhaiterait pas avoir une étoile

scintillant à son firmament qui l'éclaire et lui permet de s'orienter quand tout est sombre tout autour ?

Cependant et malgré ces caractérisations que nous venons d'esquisser du philosophe, nous reconnaissons qu'il n'est pas celui qui est le plus compris et le plus accepté dans le quotidien de nos sociétés. Et pour cause : il n'est pas rare de poser une simple question à un philosophe et de recevoir une réponse plus obscurcissante qu'éclairante parce vague, incompréhensible ou peu convaincante. De telles réponses peuvent avoir des significations importantes pour le philosophe lui-même en raison de son identité et de sa personnalité, mais elles peuvent ne pas apporter grand-chose à « monsieur tout le monde ». Alors, la figure du philosophe demeure floue, biaisée et problématique dans la société.

Finalement, où se situe et se place le philosophe dans la société ? Pour sûr, il ne devrait pas seulement être le spécialiste des questions compliquées, cette figure mystérieuse ou éclectique de la société qui se met en retrait des autres en tablant sur le côté « méta » des choses ! Il ne devrait pas non plus être l'homme des idées et des idéologies vagues sans impact direct sur la vie des hommes. Le philosophe devrait plutôt être l'homme du milieu, de la juste mesure et de l'équilibre délicat, qui se tait quand cela convient, et parle quand il le faut. Il doit être l'homme placé entre l'innocence du silence et la violence de la parole ; il doit être le veilleur et l'éveilleur dans la cité.

Nous voulons dans cet écrit esquisser les grandes lignes de la tâche et de la place du philosophe dans la société. Nous voulons ainsi démythifier et dédramatiser la figure et l'image du philosophe dans la société, car la figure du philosophe est presque toujours « coincée » entre critique et tolérance, satisfaction et incompréhension, rejet et dépit. Nous voulons essayer de répondre à une série de questions simples et basiques adressées au philosophe et portant sur son identité, sa place et son rôle dans la société.

Nous voulons donc procéder de façon descriptive, en ciblant quelques traits de l'identité et de la responsabilité du philosophe, et ce en partant de nos observations, de nos expériences et de nos lectures. Nous cernerons d'abord le philosophe en tant que figure jetant un regard différent sur la société mais sans aucune indifférence. Nous considérerons

ensuite le philosophe aux prises avec des préjugés et des pesanteurs dans la société. Nous terminerons enfin par la figure du philosophe au-dessus de la mêlée et à l'avant-garde de la tâche éducative. Ce qui fondera finalement la thématique de notre écrit : le philosophe comme un veilleur et un éveilleur de conscience dans la cité des hommes.

1. Le philosophe : un regard différent mais sans indifférence

« *Homo sum, humani nihil a me alienum puto* », ce qui se traduit par « je suis humain, rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». Cette phrase est attribuée au dramaturge romain Térence dans une scène de sa comédie intitulée « *Heautontimoroumenos* » (traduction : *Puni par soi-même*). Voilà une phrase dont le contenu et la portée nous rappellent une des tâches dévolues au philosophe dans la cité : celle de ne se dérober à aucune occupation ou préoccupation touchant à la vie humaine dans sa richesse et sa complexité. À la suite du dramaturge romain Térence, c'est comme si le philosophe pouvait, lui aussi, proclamer : « je suis philosophe, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ni indifférent ». En effet, depuis leur naissance dans l'antiquité grecque jusqu'à la phase actuelle de leur développement, les philosophes, en vrais sentinelles de l'aurore, ont toujours vécu dans un monde concret dont ils partagent les occupations et les préoccupations, des plus élémentaires ou plus fondamentales. Ils sont donc des êtres concrets et incarnés, engagés dans l'histoire des peuples et des nations auxquels ils appartiennent. Et tout ce qui concerne le monde dans lequel ils vivent, les concerne aussi, confirmant ce qu'écrivait Hegel à juste titre : « toute philosophie est fille de son temps » (F. Hegel, 1940, p. 39). Tout philosophe doit être la voix de son temps, la voix dans la cité des hommes ! Ainsi, le philosophe s'insère dans une certaine historicité et une contextualité qui donnent couleur et valeur à sa tâche.

Cette vérité n'est pas sans rappeler une autre affirmation devenue célèbre dans le milieu chrétien ; c'est une affirmation tirée du Concile Vatican II, précisément de la Constitution Pastorale « *Gaudium et Spes* » sur l'Église dans le monde de ce temps, où il est écrit : « La joie et l'espérance, la douleur et l'angoisse des hommes d'aujourd'hui, en particulier des pauvres et des affligés de toutes sortes, sont aussi la joie et l'espérance, la douleur et l'angoisse des disciples du Christ. Et il n'y a rien de vraiment

humain qui ne trouve pas son écho dans leur cœur » (Gaudium et Spes, n°1). Le philosophe doit donc être les yeux et les oreilles, le nez et la bouche de la cité et de la société de son temps. Dans un monde où les droits et les devoirs des uns et des autres sont affirmés avec force et conviction, le philosophe ne peut pas se dérober à certains devoirs de parole ou de silence selon les circonstances et les nécessités. En effet, s'il se tait alors qu'il doit parler, il aura manqué à son devoir d'être une voix qui appelle et interpelle avec autorité. Et s'il parle alors qu'il doit garder le silence, il aura manqué à sa responsabilité d'être un homme sage et prudent. La conséquence en est que le philosophe est constamment appelé à se placer entre l'innocence du silence (parce qu'il ne veut pas se prononcer ouvertement) et la violence de la parole (parce qu'il prend parti pour ou contre, en engageant sa parole). Dans un cas, le philosophe peut être vu comme un démissionnaire et un irresponsable - du fait de son silence - et dans l'autre cas, comme un dérangeur et un perturbateur de la paix, de la quiétude et de la sécurité tant recherchées par les hommes.

En réalité, les hommes aiment et cherchent la paix, la sécurité et la tranquillité malgré une ambiance générale de soucis et d'inquiétudes. En effet, si nous lisons la presse écrite, si nous écoutons la radio, si nous regardons la télévision, si nous consultons les réseaux sociaux, nous pouvons nous rendre compte à quel point les gens sont marqués par des inquiétudes diverses : inquiétude de la maladie, inquiétude du manque d'emploi, inquiétude de l'argent qui ne suffit jamais, inquiétude de l'éducation, de la scolarisation et de l'avenir des enfants. Beaucoup s'inquiètent de leur sécurité personnelle ou de celle de leurs familles ; c'est pourquoi ceux qui en ont les moyens souscrivent à des assurances. Les voitures, de plus en plus modernes, sont équipées d'airbags ou de système ABS¹ pour une meilleure protection ; les banques surtout et certaines boutiques ou maisons sont munies quelques fois d'alarmes ou de caméras surveillance. Tout cela atteste que les gens veulent vivre dans une certaine paix et sécurité. Toutefois, l'histoire humaine est jalonnée et marquée de guerres fratricides menaçant la paix et la sécurité : depuis les guerres de religions en Europe au XVI^{ème} siècle jusqu'à la récente guerre entre Russes

¹ ABS : de l'allemand « Antiblockiersystem », c'est-à-dire « système antiblocage de roues » qui limite le blocage des roues et évite le dérapage en cas de freinage intense.

et Ukrainiens (depuis 2014 jusqu'à aujourd'hui), en passant par le conflit entre Israéliens et Palestiniens depuis des années, les massacres entre Serbes et Croates durant la guerre de Bosnie (1992-1995), entre Hutus et Tutsis au Rwanda durant le génocide de 1994 (avril-juillet 1994), le conflit syrien (de 2011 à 2024), le conflit au Soudan, la guerre en Éthiopie, notamment dans la région du Tigré opposant troupes gouvernementales et rebelles, la guerre civile en Haïti, etc. On a l'impression que la planète Terre brûle en ses quatre (4) coins et que tant de guerres et de tragédies viennent gâcher et menacer cette paix et cette sécurité tant désirées des hommes ! Combien de crises géopolitiques et combien de coups du sort affectent le bonheur et la sécurité des hommes ainsi que leur aspiration à une vie bonne, épanouie et tranquille ? Tout cela ne peut laisser le philosophe indifférent car il est aussi un humain et rien de ce qui est humain ne peut le laisser indifférent.

Faut-il alors en conclure que le philosophe est l'homme sur tous les fronts de la condition humaine ? Ce serait peut-être lui confier plus de responsabilités qu'il ne pourrait en assumer réellement ! Mais une réalité demeure : le philosophe, en tant que tel, est comme un homme à tout faire pour refaire la cité, la société, l'humanité. Et dans le souci de tout faire, il lui arrive aussi de défaire par moment, de déconstruire, de secouer les branches de l'arbre social pour en faire tomber les fruits déjà mûrs ou les fruits avariés afin de permettre aux fruits encore prometteurs de continuer à mûrir dans de bonnes conditions. Ainsi, il peut user parfois de la violence de sa parole pour faire entendre raison. C'est pourquoi le philosophe ne peut pas se cantonner dans le confort d'une neutralité de paroles ou d'actes. Il est plutôt appelé à descendre dans l'agora social, dans l'arène des débats et des actions à mener dans la société pour que la vie sociale évolue dans le sens du bien ou du mieux. C'est la raison pour laquelle il ne devrait pas avoir peur de porter le fardeau de la responsabilité aussi bien dans ses paroles que dans ses actes, d'autant plus que ce fardeau, si lourd soit-il, porte aussi la marque du devoir du philosophe comme veilleur dans la cité et comme éveilleur des consciences. Même si cela lui pèse, le philosophe doit porter fièrement ce fardeau qui légitime sa place dans la société car « l'absence totale de fardeau fait que l'être humain devient plus léger que l'air, qu'il s'envole [...] », qu'il n'est plus qu'à demi réel et que ses

mouvements sont aussi libres qu'insignifiants » (M. Kundera, 1987, p. 13). Ainsi, le philosophe, penseur éveillé dans la société et dans son milieu, doit même être prêt à ramer à contre-courant des idées communément admises pour ne pas se laisser emporter à la dérive du silence, de l'inaction ou de la compromission. C'est ainsi que le philosophe ne doit pas avoir peur d'aller en croisière contre toutes sortes de préjugés et de pesanteurs. Car une telle peur de la part du philosophe dans la société serait une attitude qui « trahit la profonde perversion morale inhérente à un monde fondé essentiellement sur l'inexistence du retour, car dans ce monde-là tout est d'avance pardonné et tout y est cyniquement permis » (M. Kundera, 1987, p. 12).

2. Le philosophe face aux préjugés et aux pesanteurs sociales

On peut se demander si le philosophe doit descendre dans la mêlée et l'arène socio-politique ou plutôt rester à distance. En réalité, dans les combats sociaux à mener, le philosophe doit nécessairement prendre position mais en sachant qu'il n'est jamais l'homme de la pensée unique et unidirectionnelle. Voltaire ne disait-il pas que « je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrais pour que vous ayez le droit de le dire »² ? Cette phrase est souvent citée pour légitimer la liberté d'expression qui doit être reconnue et défendue autant que possible. Ainsi donc, le philosophe ne doit pas se réfugier sous l'arbre confortable du silence et sous le fallacieux prétexte de rechercher la paix et la tranquillité dans la société mais en ne faisant rien. Ce serait manquer à sa responsabilité de veilleur social et d'éveilleur de consciences. Le philosophe doit ainsi avoir la parole libre, oser appuyer parfois là où ça fait mal et trouver même à redire là où tout le monde voit et pense que ça va de soi. Dans cette perspective, nous pouvons comprendre E. Morin lorsqu'il écrit : « je vis de plus en plus avec la conscience et le sentiment de la présence de l'inconnu dans le connu, de l'éénigme dans le banal, du

² Cette citation, communément attribuée à Voltaire, serait, en réalité, d'une autre personne, notamment de S. G. Tallentyre (de son vrai nom Evelyn Beatrice Hall) dans son ouvrage *The Friends of Voltaire*, Londres, 1906, p. 199 où il est écrit : « I disapprove of what you say, but I will defend to the death your right to say it » (*je désapprouve ce que vous dites, mais je défendrai jusqu'à la mort votre droit de le dire*) (<https://www.gutenberg.org/cache/epub/56618/pg56618-images.html/>) [21.11.2025].

mystère en toutes choses et, notamment, des avancées du mystère en toutes avancées de la connaissance » (E. Morin, 2017, p. 15).

Pour le philosophe en effet, quelque chose de familier ou de banal qui va de soi peut se transformer en énigme, en objet de réflexion. Ainsi, on a coutume de dire que le philosophe est celui qui s'arrête là où tout le monde passe et qui passe là où tout le monde s'arrête. Pour le philosophe, le mystère peut se trouver partout et nulle part à la fois. Il peut admirer le monde dans sa splendeur mais il doit aussi relativiser certaines réalités du monde, par réalisme ou par pragmatisme. E. Morin exprime si bien cette réalité à sa manière en écrivant : « n'embellissons pas l'univers en dépit de ses splendeurs. Ne le rationnalisons pas non plus, malgré ses cohérences, et voyons aussi ce qui échappe à notre raison » (E. Morin, 2017, p. 13). Dans l'humilité et l'ouverture qui devraient le caractériser, le philosophe doit rester toujours en équilibre sur la balance de ses opinions et de ses convictions : d'un côté en se démarquant d'un esprit de réductionnisme simpliste et, de l'autre, en se gardant d'un réflexe de généralisation abusive.

Si le philosophe ne prétend pas toujours être au-dessus de la mêlée, la philosophie, comme tâche du philosophe, ne prétend pas non plus être l'accumulation de toutes les connaissances du monde ; cela serait une tâche d'ailleurs inimaginable car personne ne peut récapituler toutes les connaissances possibles. La philosophie est plutôt l'effort constant d'examiner les rapports intrinsèques et les implications réciproques des connaissances fondées sur la réalité et le sens des éléments de l'univers. C'est pourquoi la philosophie se base sur les données des sciences pour avancer dans sa quête de la connaissance et dans la recherche de la vérité. C'est comme si la philosophie menait des enquêtes sur les conditions de possibilité et de validité des sciences. Elle pense sur les pensées scientifiques et va jusqu'à poser des questions abandonnées ou délaissées par la science. On pourrait donc dire que la philosophie est la science de la science, le savoir sur le savoir.

Cependant, on a quelques fois envie de se demander ou de demander : « philosophie ou philosophe, qui es-tu ? ». Selon le commun des mortels ou le citoyen lambda, la philosophie est cernée comme un domaine spéculatif qui ne porte pas sur un objet clair et précis. Quant au

philosophe, il est celui qui « vit dans les nuages », qui prend les choses du bon côté, qui essaie de trouver de l'équilibre dans son jugement, qui s'accommode de toute circonstance dans la vie. Le philosophe est perçu au mieux comme un « équilibriste », au pire comme un « élucubrateur » ou simplement comme un fou qui s'essaie à quelque chose de bizarre ou d'inutile ! En effet, face à l'efficacité et à l'utilité pratique des sciences et technologies, la philosophie passe pour être inutile ou, en tout cas, contreproductif. La conséquence immédiate de ces opinions est qu'on en arrive à négliger ou à déprécier la pratique de la philosophie, la considérant comme superflue ou même dangereuse. Mais en réalité, ces appréhensions envers la philosophie ne sont-elles pas aussi une certaine reconnaissance de sa valeur intrinsèque ? En tout état de cause, une question cruciale demeure : à quoi sert vraiment la philosophie ? Nous trouvons une réponse chez A. Comte-Sponville en ces termes :

Soyons franc : elle [la philosophie] frappe par sa difficulté plutôt que par son agrément. Elle est fatigante, ennuyeuse, angoissante parfois. À tel point que si, vraiment, elle ne servait à rien, on en déconseillerait la tentative à tout un chacun. Plutôt qu'un plaisir ou un art, la philosophie est d'abord un travail. Elle n'est pas que cela. Mais je crois qu'elle est avant tout un travail, avec tout ce que le travail a de pénible et souvent d'ingrat. Comme tout travail doit servir à quelque chose, la question devient : à quoi sert la philosophie ? A-t-elle un enjeu pratique ? Je crois que oui. La philosophie sert à vivre, simplement. Son but est à mes yeux le bien-vivre ou le mieux-vivre, c'est-à-dire le bonheur, ou ce qui peut nous en rapprocher (A. Comte-Sponville, 1989, p. 12).

La philosophie est donc au service de la vie en visant un certain bonheur. Mais il n'est pas donné à n'importe qui d'oser envisager une vie sous l'influence de la philosophie. Il faut, pour cela, une certaine audace et une certaine perspicacité. Et une locution latine nous apprend à juste titre que « la fortune sourit aux audacieux » (*audaces fortuna juvat*). En ce sens, le philosophe est un audacieux, et non un timoré. Et c'est de cette manière qu'il pourra « forcer la fortune » et l'infléchir en sa faveur comme le suggérait déjà Machiavel en son temps : « Je crois bien qu'il est préférable d'être impétueux que circonspect, car la fortune est femme ; et pour la tenir soumise, il faut la traiter avec rudesse » (N. Machiavel, 1515, p. 112). Le philosophe est alors un homme de délicatesse et de convictions qui peut

s'accorder à toutes les situations et vaincre même le sort le plus triste. Il faudrait donc lui laisser du temps pour qu'il donne, en temps opportun, la vraie mesure de sa tâche et de ses capacités dans la cité des hommes.

Michel Onfray, un philosophe français contemporain, commençait sa leçon inaugurale de philosophie en s'adressant à ses étudiants en ces termes : « faut-il commencer l'année en brûlant votre professeur de philosophie ? Pas tout de suite. Attendez un peu. Donnez-lui au moins le temps de faire ses preuves avant de l'envoyer au bûcher » (M. Onfray, 2001, p. 15). Ces mots nous rappellent qu'apprendre à philosopher demande du temps ; c'est une tâche toujours en devenir, une charge toujours en instance, au-delà de tous les préjugés et des faux procès dont les philosophes sont objets ou victimes. On ne peut donc occulter la philosophie, comme on ne peut l'épuiser non plus, car la pensée qui l'accompagne est toujours une « pensée pensante » qui pense ses progrès mais aussi ses chantiers, qui est consciente de ses forces mais aussi de ses faiblesses, qui se réjouit de ses découvertes mais qui reste ouverte aussi sur des sujets en instances. Le philosophe fait donc l'expérience d'un « work in progress » de la pensée, c'est-à-dire un travail de pensée et de réflexion en devenir qui ne pourra jamais épuiser la profondeur de la pensée pensante, ce qui faisait dire à M. Heidegger (1959, p. 22) que « ce qui donne le plus à penser est que nous ne pensons pas encore ». Nous avons là une invitation pressante à toujours penser, donc à toujours philosopher ! Car la philosophie invite à viser et à miser toujours plus dans la pensée qui accompagne la découverte des sentiers menant à la connaissance et à la vérité. La philosophie, à défaut de rendre le philosophe « sage » selon l'acception grecque de ce mot, le rend au moins changé, averti, déterminé.

Le philosophe se considère comme un pèlerin et un amoureux de la sagesse, et non comme un expert de la vérité. Comme tel, il désire transformer l'existence et la vie des hommes et non leur insuffler des compétences techniques et passe-partout. Pour le philosophe, tout homme qui pense est capable de reconnaître et de poursuivre la vérité. Pour Socrate particulièrement, considéré comme le père de la philosophie classique, la vérité est accessible à tous les hommes dans la mesure où elle n'est l'apanage de personne exclusivement. Une position opposée à celle des penseurs sophistes qui prétendaient, eux, tout connaître en se

considérant comme des experts de la connaissance et de la vérité. Par ce fait même, ils faisaient obstacle à la vérité car l'accession à la connaissance et à la vérité philosophique exige aussi une certaine humilité, loin des prétentions des penseurs sophistes qui, eux, se considéraient toujours comme étant au-dessus de la mêlée.

3. Le philosophe comme veilleur dans la cité : au-dessus de la mêlée et à l'avant-garde de l'éducation

Le philosophe est une personne qui ne dort pas dans la société mais assure plutôt une veille citoyenne. Et comme veilleur dans la cité, le philosophe est aussi le garant d'une éducation appropriée et destinée à tous les « enfants de la société » qui portent en eux l'avenir de l'humanité. « Éduquer un enfant, c'est bâtir une nation », affirme une maxime africaine. L'âme de l'enfant est comme un ruisseau dont on peut facilement orienter ou contourner le cours grâce à l'éducation qu'il peut recevoir. Cette tâche éducative incombe prioritairement aux parents, aux éducateurs et à la société entière. Malheureusement, force est de constater que l'éducation devient progressivement le parent-pauvre dans nos sociétés de plus en plus modernes. Et cela n'est pas sans conséquence sur l'évolution des mœurs.

Dans un passé récent, les parents étaient plus soucieux de l'éducation de leurs enfants. Ils mettaient leur point d'honneur à leur transmettre ce qu'ils ont eux-mêmes reçu comme éducation. Mais de nos jours, l'éducation, comme héritage et valeurs à transmettre, s'étiole et pour cause ; beaucoup de parents ont peu de temps à consacrer à l'éducation de leur progéniture. La vie professionnelle les accapare et ne laisse que très peu de temps pour la vie familiale. En outre, on a l'impression que les machines et les appareils se sont substitués aux éducateurs classiques des enfants : internet, la télévision, le téléphone portable, les tablettes et autres consoles de jeux sont devenus les meilleurs compagnons et les premiers éducateurs des enfants.

Mais ces appareils et ces nouvelles technologies de l'information et de la communication peuvent-ils vraiment éduquer un enfant aujourd'hui pour faire de lui un adulte demain ? Certainement pas, car le résultat est là : les enfants sont de plus en plus laissés à eux-mêmes par des parents de

plus en plus occupés par le travail et de moins en moins soucieux de l'avenir de leurs enfants. À cette tendance constatable mais regrettable s'ajoute la médiocrité de certains éducateurs peu passionnés par leur noble tâche éducative, et parfois même peu vertueux et exemplaires. Alors qu'il n'y a pas pire exemple qu'une bonne parole suivie d'une mauvaise action. Des éducateurs peu exemplaires, on en trouve de plus en plus dans nos sociétés, si bien que l'on peut se demander, dans certains cas, si l'éducateur est vraiment en mesure de montrer l'exemple et d'éduquer un enfant. Faudrait-il alors que nous entonnions le « requiem » de l'éducation des enfants qui sont l'avenir de nos sociétés ?

En réalité, un constat s'impose : l'éducation comme cadre privilégié de transmission des valeurs humaines et sociales à l'enfant est, sinon en voie de disparition, du moins instance de détérioration, notamment en Afrique. Et ces enfants de moins en moins bien éduqués aujourd'hui risquent de n'avoir rien à transmettre demain à leur descendance. Et si cette chaîne d'éducation médiocre se perpétue, il viendra peut-être un temps où l'homme n'aura plus ce supplément d'âme que l'éducation était censée lui conférer. Quelle(s) société(s) aurons-nous alors ? Il est donc temps de ne pas garder le silence et de ne pas croiser les bras et regarder sans rien entreprendre. Le philosophe est alors appelé à faire résonner l'écho de sa parole et à imposer la force de son exemple. Il rendra ainsi un si grand service aux enfants.

Les enfants d'aujourd'hui seront les adultes de demain, et demain doit se construire dès aujourd'hui. Alors, c'est dès aujourd'hui et maintenant qu'il faut inculquer aux enfants des valeurs civiques, le respect des droits et devoirs des citoyens, l'amour de la patrie et la discipline propre à des futurs leaders dont auront besoin nos pays en quête de progrès sur fond de justice, de liberté et solidarité. Dans cette perspective, nous apprécierons à sa juste valeur la nouvelle initiative prise par les autorités burkinabè qui ont introduit, à partir de cette année 2025, l'immersion dite patriotique obligatoire pour tous les nouveaux bacheliers désirant s'inscrire dans des universités ou des instituts d'enseignement supérieur public ou privé au Burkina Faso. Selon Zakaria Soré, coordonnateur national de l'initiative présidentielle pour une éducation de qualité pour tous,

la sortie de la première promotion des appelés de l'immersion patriotique traduit la volonté du chef de l'État (burkinabè) de placer la jeunesse au cœur du combat pour la souveraineté, la dignité et la renaissance du Burkina. Pour lui, l'immersion marque une rupture avec l'ancien ordre qui formait des élites détachées de leur peuple. Désormais [...] nous voulons former des citoyens patriotes, enracinés dans les valeurs de notre pays, connaissant sa sociologie et son histoire, lucides sur les enjeux géopolitiques actuels et porteurs de la flamme de la Révolution³.

Il n'y a rien de tel qu'une éducation patriotique pour forger chez les jeunes une conscience collective marquée par un engagement civique et citoyen, les préparant ainsi aux responsabilités qui seront les leurs dans un futur proche ou lointain. L'éducation doit donc devenir comme un sacerdoce incompressible assurant et garantissant l'avenir d'une nation. J. Ki-Zerbo n'avait-il pas raison de nous placer face à une alternative qui, en réalité, est sans alternative ? « *Éduquer ou périr* » (J. Ki-Zerbo, 1990) ; ce livre sonne comme un cri d'alarme lancé face à la détérioration progressive du système éducatif africain dans son ensemble. Cette situation nous interpelle sur la nécessité d'un réajustement et d'un recentrage du système éducatif en Afrique dont plusieurs penseurs comme Cheikh Hamidou Kane (*L'aventure ambiguë*), Abdou Moumouni « *L'éducation en Afrique* », Amadou Hampâté Bâ (« *Aspects de la civilisation africaine, personne, culture, religion* ») ou Hannah Arendt (« *La crise de la culture* ») n'ont cessé de rappeler la nécessité.

Face à tant de dérives et de manquements constatés dans des domaines-clés de la vie et du développement de l'Afrique, le philosophe ne peut pas - et ne doit pas - se murer dans un silence confortablement innocent qui deviendra finalement coupable parce que signe d'une fragilité et d'une démission collectives. Si le penseur ou le philosophe africain n'occupe pas sa place et ne joue pas son rôle dans la cité, il est à craindre que l'intervention d'agents étrangers et extérieurs dans la trame des crises internes africaines ne vienne mettre à nu, et à la face du monde, les dysfonctionnements à peine dissimulables d'un continent sous assistance depuis longtemps. Alors, il faut se décider à passer du silence apparemment innocent aux paroles fortes, et des paroles fortes à des actions vigoureuses

³ <https://www.sidwaya.info/immersion-patriotique-obligatoire-2025-mission-accomplie-pour-la-premiere-promotion/> [25.11.2025].

et audacieuses, en assumant une autonomie claire dans la réflexion et dans les stratégies de gestion des multiples crises que connaît le continent africain. C'est, somme toute, une responsabilité continentale qui s'impose. Et sur ce terrain, le philosophe doit être à l'avant-garde et au-dessus de la mêlée. Décliner cette responsabilité comme penseur ou acteur africain, c'est laisser les autres venir gérer les problèmes de l'Afrique à la place des Africains ; c'est, pour les Africains, accepter d'être piétinés et téléguidés par des puissances étrangères qui traceraient les contours de leur destin et feraient de ce continent un terrain de luttes, d'influences et d'hégémonies, plutôt qu'une terre d'autonomie, de décisions responsables et de paix. L'Afrique ne doit pas devenir un continent marqué par les indifférences mais plutôt une communauté enrichie par ses différences et sa diversité. C'est la raison pour laquelle le philosophe ou le penseur africain en général doit se ranger nécessairement dans le bon couloir : il doit être l'homme de l'entre-deux : entre l'innocence du silence et la violence de la parole, le philosophe doit rester comme le veilleur et l'éveilleur dans la cité des hommes.

Conclusion

Notre objectif dans cet écrit était de changer la façon dont les gens perçoivent la philosophie et le philosophe dans la cité. Nous avons essayé de montrer la place de la philosophie et du philosophe dans la société afin de démontrer ainsi leur utilité. Plutôt que de s'offusquer de ne pas être toujours adulé, le philosophe devrait plutôt chercher à être ce qu'il doit être réellement dans la société : un homme appelé à se taire quand il le faut, et à parler quand c'est nécessaire. Le philosophe ne devrait donc pas se plaindre que les gens ne le comprennent et ne l'acclament pas ; il devrait plutôt parler et agir dans la société, quand les circonstances l'exigent, dans une posture toujours critique. Et si le philosophe est aussi l'homme de la pensée critique, il doit montrer comment cette pensée critique pourrait se traduire concrètement dans la vie pratique.

Sur le plan purement idéologique, certains ont tendance à penser que la société n'apprécie pas beaucoup la philosophie parce qu'elle remet tout en question ou voit tout avec un œil critique et dubitatif. Si ce n'est pas le cas, on affirme que la philosophie formule de grandes prétentions

mais obtient moins de résultats concrets que d'autres branches de la connaissance. Il est vrai, le philosophe remet quelques fois en question la valeur et le sens de certains concepts fondamentaux de la vie sociale (démocratie, justice, éducation...), aidant ainsi à approfondir leur compréhension, tout en pouvant servir aussi de correctif pour d'autres sciences en mettant en lumière le décalage qu'il peut y avoir entre les théories énoncées et les pratiques quotidiennes.

Le philosophe ne vise pas uniquement un idéal pratique ou productif dans ce sens qu'il doive trouver des réponses pratiques à tout ce qui lui est soumis comme thématiques et problématiques. Mais même si le philosophe n'a pas toujours vocation à trouver des pistes d'applications pratiques, c'est heureux qu'il existe pour représenter ce qu'il est simplement : un entre-deux, une figure appelée à jouer un rôle stabilisateur dans la société. Le manque d'estime et de considération envers quelque chose résultant parfois de l'ignorance de la valeur de ce quelque chose, le philosophe et la philosophie n'échappent pas à cette vérité implacable ; c'est la raison pour laquelle nous plaidons pour que le philosophe s'investisse et se visibilise comme tel dans la société. Il est donc invité à descendre de sa tour d'ivoire pour s'impliquer dans la vie des hommes dans la cité et imposer certains changements dans la façon dont il est perçu.

En définitive, la philosophie est pertinente et le philosophe est investi d'une mission dans la société ; il faudrait en devenir de plus en plus conscient. La philosophie et le philosophe sont plus que jamais nécessaires : entre l'innocence du silence et la violence de la parole, le philosophe doit être et rester fidèle à lui-même : un veilleur et éveilleur dans la cité. Pas plus que cela, et pas moins que cela non plus : mais juste cela.

Références bibliographiques

- ABDOU Moumouni Dioffo, 2019, *L'éducation en Afrique*, Québec, éditions Science et bien commun.
- ARENNDT Hannah, 1972, *La crise de la culture*, traduit de l'anglais par Patrick Lévy, Paris, Gallimard.
- ASSOUN Paul-Laurent, 2001, *L'École de Francfort*, Paris, PUF.

SAWADOGO Jean Désiré – *Le silence innocent ou la parole violente du philosophe ...*

-
- BÂ Amadou Hampâté, 1972, *Aspects de la civilisation africaine : personne, culture, religion*, Paris, Présence africaine.
- COMTE-SPONVILLE André, 1989, *Une éducation philosophique*, Paris, PUF.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1940, *Principes de la philosophie du droit*, traduit de l'allemand par André Kaan, Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER Martin, 1959, *Qu'appelle-t-ton penser ?* Paris, PUF.
- KANE Cheikh Hamidou, 1961, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard.
- KI-ZERBO Joseph, 1990, *Éduquer ou périr*, Paris, L'Harmattan.
- KUNDERA Milan, 1987, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard.
- MACHIAVEL Nicolas, 2004, *Le prince*, Chicoutimi, Éditions « Ebooks libre et gratuits ».
- MORIN Edgar, 2017, *Connaissance. Ignorance. Mystère*, Paris, Fayard.
- ONFRAY Michel, 2001, *Anti-manuel de philosophie ; leçons socratiques et alternatives*, Rosny-sous-Bois, Bréal.
- TALLENTYRE Stephen G., 1906, *The Friends of Voltaire*, Londres, Smith, Elder & Co.
- CONCILE VATICAN II, 1965, *Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps – Gaudium et Spes*.
- <https://www.gutenberg.org/cache/epub/56618/pg56618-images.html/>
- <https://www.sidwaya.info/immersion-patriotique-obligatoire-2025-mission-accomplie-pour-la-premiere-promotion./>